

PER
O-54
CON

OISEAU BLEU

Pour que nos enfants soient heureux, il leur faut absolument l'« Oiseau Bleu. »
Maurice MAETERLINCK.

Revue mensuelle illustrée pour la Jeunesse.
Publiée par la SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DE MONTREAL
Téléphone : PLATEAU 3768.

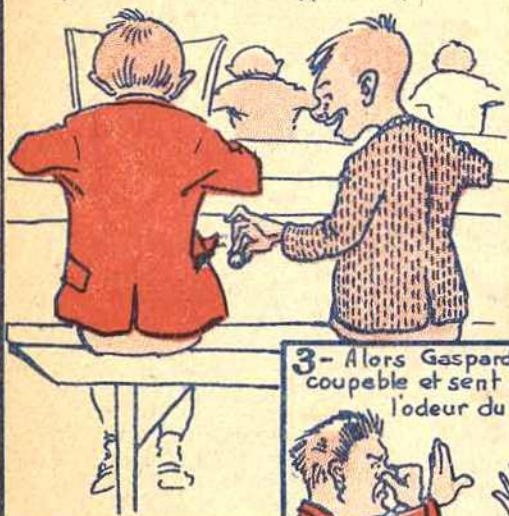
Abonnement annuel : Canada, 75 sous ;
Union postale : \$1.00.
Rédaction, administration et publicité :
296, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

VOL. I—No 9.

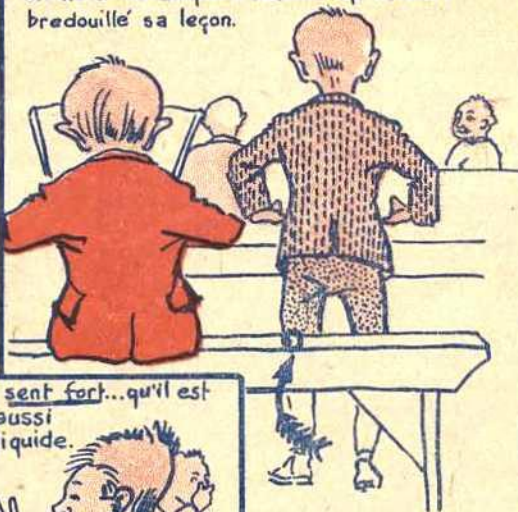
MONTREAL, SEPTEMBRE 1921

Le numéro : 7 sous.

1-Gaspard veut jouer un mauvais tour à son compagnon, en déposant dans sa poche d'habit une boule qui, en s'écrasant, répand une odeur insupportable.



2-Il en fut puni sur-le-champ car la poche étant percée, la boule roule sur le banc, juste au moment où Gaspard s'assied après avoir bredouillé sa leçon.



3- Alors Gaspard sent fort...qu'il est coupable et sent aussi l'odeur du liquide.



4-Le maître n'eut aucune difficulté à trouver le sujet du verbe "sentir" et lui désigna la porte.



sans proférer une parole.



5- Gaspard fit beaucoup rire de lui et se fit suivre d'un grand nombre de chiens que l'odeur attirait; il sentit aussi le besoin de se laver à grande eau.



J. McISAAC

Superbes Primes à Gagner

Combien de petits Canadiens et de petites Canadiennes font déjà leurs délices de l'Oiseau Bleu ! Un nombre beaucoup plus considérable encore s'y abonneraient d'enthousiasme, si notre jolie revue leur était connue. Nos petits abonnés satisfaits peuvent être, s'ils le veulent, nos propagandistes les plus heureux. Afin de stimuler leur zèle, nous avons décidé de leur offrir de magnifiques primes, dont voici la liste.

ENVOYEZ - NOUS :

\$1.50 pour 2 abonnements, et vous aurez droit, à

Une jolie médaille scapulaire avec chaînette, ou à

Une balle de 3 pouces de diamètre, aux belles couleurs.

\$2.25 pour 3 abonnements, et choisissez entre

Une boîte de dominos, jeu toujours si intéressant, ou

Une boîte de terre à modeler, contenant de la terre plastique de six couleurs différentes, qui ne tache pas, ne sèche pas, et constitue un jeu aussi amusant que instructif.

\$4.50 pour 6 abonnements, et choisissez entre

Un petit ballon, aux belles couleurs, de 4½ de diamètre ;

Une boîte de blocs de construction, en bois, de 7 x 10 pouces ;

Une balle, pour le jeu de balle-au-camp.

\$7.50 pour 10 abonnements, et choisissez entre

Prix spécial : Exquise poupée Florette, aux membres articulés, aux beaux grands cheveux, et qui dort ;

Un jeu de "Tennis" comprenant deux raquettes et deux balles ;

Un Album de "Contes Historiques", 16 sujets ;

Une balle de balle-au-camp, d'excellente qualité.

\$11.25 pour 15 abonnements, Un très bon couteau de poche, à une, deux ou trois lames ;

Une montre de garçon ;

Une belle Jeanne d'Arc nickelée, pivotant sur piédestal ;



Un gant ou une "mitaine" de balle-au-camp.

\$18.75 pour 25 abonnements, Gant, bâton et balle pour jeu de balle-au-camp ;

Une voiturette pliante avec roues à cerclage en caoutchouc, pour poupée ;

Une plume-réservoir d'excellente fabrication ;

Un service de vaisselle en très belle porcelaine, pour fillettes ;

Un superbe chapelet monté en or.

AVIS IMPORTANT

Jusqu'à 10 abonnements, tous les abonnements devront être envoyés en même temps, avec indication précise de la prime désirée. A partir de 15 abonnements, on peut expédier les abonnements par quantité de 5 ou plus. Ils seront crédités à l'envoyeur, à mesure qu'ils arriveront au bureau, et dès que la quantité requise pour gagner la prime choisie sera atteinte, cette prime sera expédiée sans retard.

NOTEZ BIEN

Qu'il ne faut pas négliger de faire les remises. Si un petit recruteur s'aperçoit qu'il ne pourra pas rapidement atteindre le nombre d'abonnés nécessaire pour gagner la prime qu'il a d'abord choisie, il devra choisir une nouvelle prime, plus modeste que la première, et la réclamer sans retard.

N'envoyez pas d'argent libre dans une enveloppe. Faites remise des sommes dues à l'Oiseau Bleu par BON ou MANDAT POSTAL.

Écrivez au long et bien lisiblement, les noms et adresses de vos abonnés.

ADRESSEZ LE TOUT A

L'OISEAU BLEU

296, rue Saint-Laurent, - - - - - Montréal



DANS LA NOUVELLE-FRANCE

Résumé — Perrine et Charlot Dumay, deux orphelins d'Offranville, village normand, seront confiés à une riche parente. Effrayée à la pensée d'aller demeurer chez la tante Claudine Le Jeal qui est avare et méchante, Perrine s'enfuit avec Charlot. A Dieppe, elle se glisse avec son frère dans un vaisseau en route pour le Canada. Les orphelins sont bientôt découverts. Une vieille dame noble et fortunée, Catherine de Cordé, mère de MM. Le Gardeur de Repentigny et Le Gardeur de Tilly, adopte les enfants. A Québec, tous s'installent provisoirement dans la maison de Jean Bourdon « l'ingénieur de la Nouvelle-France ». Charlot s'y désespère. Julien l'idiot, son bon ami le matelot, vient lui faire ses adieux.

(Suite)

Hélas ! Charlot ne comprend que trop. Avec des sanglots il se cramponne au bras de Julien : « Non, non, je ne veux pas que tu partes, Julien. Non, oh ! non ».

Ses pleurs attirent l'attention. L'on vient. Madame de Repentigny, accompagnée de Perrine s'avance rapidement.

« Que se passe-t-il, dit-elle effrayée ? »

Perrine devine comme Charlot Julien doit partir. Elle entoure son frère de ses bras et essaie de le calmer. Il résiste. Il est en proie à une véritable crise de désespoir. Julien l'idiot ne bouge plus. Seuls ses yeux ont un peu d'affolement. L'émotion, la gêne qu'il éprouve en présence de Madame de Repentigny le paralyse tout à fait.

MADAME DE REPENTIGNY (avec bonté). — Vous partez, Julien ? Où allez-vous donc ? Vous m'en voyez étonnée. M. de Courpon que nous avons vu hier n'a pas soufflé mot de ce départ.

JULIEN L'IDIOT. — Nous appareillons pour Tadoussac, Madame.

MADAME DE REPENTIGNY. — Vraiment ? Qu'y allez-vous faire mon ami ?

JULIEN L'IDIOT. — Je ne sais pas, Madame. Ça regarde mon capitaine.

Madame de Repentigny réprime un sourire. Puis, caressant les boucles de Charlot :

MADAME DE REPENTIGNY. — Allons, cher petit, console-toi. Nous irons le voir à Tadoussac, ton ami Julien. Un beau canot d'écorce nous y mènera.

Charlot ne répond pas. Des sanglots nerveux le secouent. Ses petits doigts s'accrochent, convulsifs, aux mains du matelot. Soudain, celui-ci saisit Charlot dans ses bras, et tout en le tenant serré contre lui, se laisse tomber sur le banc près de la maison. Doucement, bien doucement, il écarte du front de l'enfant les cheveux trempés de larmes. Il y appuie en tremblant ses lèvres. Puis sa tête, courbée sur l'orphelin, ne se relève plus.

Catherine de Cordé s'approche appuyée au bras de Jean Bourdon. Elle demeure interdite et regarde tour à tour les assistants.

CATHERINE DE CORDE (à sa belle-fille).

— Marie, que veut dire cette scène ? Pourquoi se lamente-t-on ainsi ?

MADAME DE REPENTIGNY. — Chère mère, c'est le départ de Julien qui navre Charlot. Nous ne savons que faire. (A part, à Jean Bourdon). L'amitié de ce matelot, un peu idiot mais très bon, pour notre petit protégé, est une des choses les plus touchantes que je connaisse. Sur le navire il a veillé sur l'orphelin avec des soins inimaginables.

JEAN BOURDON. — Ils sont gentils, madame, ces mioches, et fort attachants. Cela se comprend. Julien vient vous apprendre sans doute, que le navire de M. de Courpon fait voile, demain, pour Tadoussac ?

MADAME DE REPENTIGNY. — Oui, et j'en suis, Monsieur, fort surprise.

JEAN BOURDON. — Voici. Nous sommes à l'époque de la traite des fourrures, et un sauvagement qui nous est arrivé, et il y a quelques heures, nous signale l'arrivée imminente à Tadoussac, de quatre à cinq cents Algonquins. L'équipage de M. de Courpon sera très utile là-bas.

Catherine de Cordé s'est assise près de Julien. Pensive, elle effleure avec des gestes doux la main frémissante de Charlot. Elle la retient dans la sienne. Enfin elle se lève et se dirige vers Jean Bourdon.

CATHERINE DE CORDE. — Mon cher hôte, pouvez-vous disposer d'une heure et me la consacrer ? Nous monterions sous votre escorte, ma belle-fille et moi, jusqu'au Fort Saint-Louis. M. de Courpon doit y être.

JEAN BOURDON, (s'inclinant). — Je suis à vos ordres, Madame.

MADAME DE REPENTIGNY, (à Jean Bourdon, avec un sourire). — Cette bonne grand'maman nous prépare une douce surprise. Sa physionomie la trahit.

CATHERINE DE CORDE. — Tut, tut, Marie. Sornettes que tout tout cela ! Partons.

Une heure s'écoule à peine que Catherine de Cordé et Jean Bourdon sont de retour. La figure de l'aïeule resplendit. Le succès, évidemment a dépassé ses espérances. Elle se glisse un peu lasse sur le banc. Julien et les enfants y sont demeurés. Aucun d'eux ne bouge. Charlot, épuisé par sa crise de larmes s'est endormi sur l'épau-

le du matelot. L'une de ses mains, toute crispée, tient encore fermement le col de Julien. Perrine tresse en soupirant une couronne de feuillage.

CATHERINE DE CORDE, (à Julien en lui faisant signe de ne pas changer de position). — Julien, j'ai quelque chose d'important à vous communiquer. Vous changez de maître et de situation, mon ami, à partir de ce moment. Désormais, vous êtes à mon service et à celui de M. Bourdon. N'est-ce pas, M. l'ingénieur ? (Jean Bourdon fait signe que oui).

JULIEN L'IDIOT, (les regardant et roulant en tous sens ses gros yeux). — Je ne comprends pas, Madame. Qu'est-ce qu'il a dit, mon capitaine ? C'est lui qui commande, Madame. Pas d'autres.

CATHERINE DE CORDE, (patiemment).



Nous nous trouvons en présence de trois jeunes hommes...

— Voici, mon brave Julien. Ecoutez-moi avec attention. Votre capitaine vous commande de rester ici, de prendre soin de Charlot lorsque je le désirerai, et à d'autres heures de travailler sous les ordres de M. Bourdon. Cela vous va-t-il ? Suis-je plus claire que tantôt ?

JULIEN L'IDIOT. — Ah !... c'est mon capitaine qui... (Gravement). Si mon capitaine a ordonné, Madame, il faut obéir. (Il rit soudain, mais sans bruit). Ah ! Ah ! je reste avec mon petit ami alors... Ah ! Ah !... il est bon, mon capitaine ! Il pense à tout. Ah ! Ah !...

JEAN BOURDON. — Mon brave homme, c'est Madame (designant Catherine de Cordé) plutôt qu'à un coeur compatissant. Vous devez à son intercession auprès du Capitaine votre séjour au milieu de nous. Vous le devez à Madame seule. (Il appuie fortement sur ces derniers mots).

Lentement, bien lentement, la vérité pénètre dans l'esprit de l'infirme. Il tressaille. Avec un cri, et tenant toujours Charlot, il se jette aux pieds de Catherine de Cordé.

JULIEN L'IDIOT. — Madame, Madame, je comprends !... Ah !... (sa voix rauque s'étrangle) je me ferais tuer pour vous, Madame, pour vous... et les petits...

CATHERINE DE CORDE. — Pauvre garçon ! Je vous crois. J'ai confiance. Allons, remettez-vous, et expliquez toutes choses à Charlot qui s'éveille et nous regarde effrayé. (Elle fait quelque pas, puis se retournant). Souvenez-vous pourtant de ceci, Julien. Vous répondez sur votre tête (elle sourit) de la sécurité de ce petit. Ce sont les dangers qui l'entourent dans ce pays qui me font rechercher votre protection. Et puis, (elle attire près d'elle Perrine) ma Perrine ne

peut toujours voir à ce lutin trop remuant. Je la réclame souvent. Tu m'es précieuse, petite fille ! (Elle la baise au front).

* * *

VII

LES HEURES DOUCES

« Où donc est passé Charlot, mignonne, je ne l'entends plus ? demande, quelques jours plus tard, Catherine de Cordé à Perrine. »

Toutes deux par ce chaud après-midi de juillet cousent, assises près de la fenêtre s'ouvrant sur la forêt. Les Bourdon ont cédé à Madame Le Gardeur, au rez-de-chaussée, une pièce claire et très vaste. De beaux meubles apportés de France la garnissent. Il y a là des chaises à haut dossier dont les bois ajourés sont ravissants ; une large table « Renaissance » aux pieds sculptés ; un cabinet en noyer orné au centre

d'un travail en relief. Il enchante Perrine et Charlot. Ne représente-t-il pas un château à créneaux, aux tours élevés ? Le pont-levis s'abaisse sous les sabots d'un coursier monté par un fier chevalier. « Il vient délivrer la princesse enfermée dans la tour, déclare Charlot émerveillé. » Sur le pan à droite est fixé le tableau où revit l'ancêtre anobli des Le Gardeur, Jean, sieur de Croisilles. Au fond une riche tapisserie rappelle une expédition en Terre-Sainte de Saint-Louis, roi de France.

Perrine, aux paroles prononcées par Catherine de Cordé, se lève. Elle se penche légèrement au dehors.

PERRINE. — Oh ! Madame, Julien vient d'apparaître à la sortie du bois. Il tient dans sa main... un nid d'oiseau, je crois. Charlot saute de joie.

CATHERINE DE CORDE. — Bien, bien. Laissons-les se distraire en paix.

Mais Perrine ne quitte pas son poste d'observation. Elle regarde avec attention au loin. Puis tout à coup se retourne.

PERRINE. — Madame, voici une visite pour vous. Trois jeunes filles descendent le coteau. Ah !... c'est votre petite-fille Marie-Madeleine de Repentigny. (Perrine bat des mains). Elle est accompagnée de ma grande amie Marie Le Neuf, et d'une autre dont je ne me souviens plus du nom. Quel dommage, Catherine, ma petite compagne n'est pas avec elles !

Madame Le Gardeur sourit. Elle est heureuse de la diversion que lui apporte cette belle jeunesse qui l'entoure volontiers.

Quelques minutes plus tard, une main impatiente frappe à la porte, un voix claire, aux notes vives se fait entendre.

« Grand'mère, Grand'mère, vous êtes là ? »

Perrine ouvre. Quelles gracieuses et blanches apparitions surgissent !... Marie-Madeleine de Repentigny que ses douze ans ne rendent pas très grave, court s'agenouiller auprès de Catherine de Cordé. Elle lui baise les mains ; puis, tout en riant, lui enlève la fine pièce de lingerie à laquelle elle travaillait.

« Grand'mère, supplie-t-elle, nous venons causer. »

Catherine de Cordé tend la main à Marie Le Neuf, une blonde aux yeux pensifs, puis à une brune menue, un peu pâlotte, mais fort gracieuse. On la lui présente. C'est Louise Couillard, la petite-fille de Marie Rollet. Les deux jeunes filles s'installent à contre-jour.

CATHERINE DE CORDE, (à Marie-Madeleine toujours assise à ses pieds, la tête calmement appuyée sur son bras). — Eh bien, petite friponne, qu'as-tu à raconter ?

MARIE-MADELEINE, (hochant la tête). — Grand'mère, c'est très sérieux. Nous avons eu une aventure, n'est-ce pas Marie, n'est-ce pas Louise ?

Les jeunes filles inclinent affirmativement la tête un peu gênées tout de même, de la confiance qui se prépare. Elles ont l'expérience des piquantes révélations que se permet leur amie.

CATHERINE DE CORDE (s'effrayant). — Pourquoi, mes petites, vous aventurer seules ainsi ? Croyez-vous que je me pardonnerais si en me venant me voir, il vous arrivait quoi ce soit.

MARIE-MADELEINE, (riant). — Vous n'y êtes pas du tout, grand'mère, oh ! mais pas du tout. Allons donc ! Nous n'avons couru aucun danger. Et si cela était, les Iroquois mordraient maintenant la poussière. Nous... (elle s'interrompt).

CATHERINE DE CORDE. — Oh ! Oh !... Nous avons rencontré quelques preux, peut-être ? Je crois qu'il n'en manque guère au Canada. (Elle regarde amicalement Louise Couillard).

MARIE-MADELEINE (avec une moue). — Grand'mère vous devinez toujours ! (Puis l'embrassant avec vivacité). Mais vous êtes une délicieuse bonne-maman ! A vous on dit tout avec plaisir. Vos yeux sourient, même lorsque vous grondez.

CATHERINE DE CORDE. — Flatteuse ! Tout cela ne m'apprend nullement ce qui vous rend toutes trois si jolies et si roses. En votre qualité d'aînée, Marie, prenez la parole ?

MARIE LE NEUF, (avec un léger embarras). — Madame, Louise et moi ne saurions narrer notre récit avec la grâce qu'y mettra Marie-Madeleine.

LOUISE COUILLARD, (timidement et en attirant Perrine sur ses genoux). — En effet, Madame.

MARIE-MADELEINE, (moqueuse). — Oh ! quelle modestie !... Voici, grand'mère. Nous cheminions toutes trois vers votre demeure en causant et en riant. Nous venions vous rendre visite et aussi vous prier de nous céder Julien pour faire quelques courses chez des sauvages malades. En voici la preuve (elle désigne deux paniers de provisions placés à ses côtés). Nous cheminions... (sa voix devient solennelle) lorsque dans la clairière qui environne la maison de Madame Hubou nous nous trouvons en présence de trois jeunes hommes... trois beaux jeunes hommes, il faut dire la vérité, grand'mère. (Elle rit en se détournant un peu).

CATHERINE DE CORDE, (la menaçant du doigt). — Tu sais, petite, il ne faut pas craindre que les Iroquois !

MARIE-MADELEINE, (avec une précocité comique). — Je le comprends. Je me suis fait au dedans de mon cœur la même réflexion que vous, grand'mère ! Trois beaux jeunes hommes, à la fois, c'est effrayant !...

Marie Le Neuf et Louise Couillard se mettent à rire. Oh ! ce rire ! Frais, perlé, il fuse gentiment dans la pièce aux meubles sévères.

Jacqueline Potel apparaît. Ces voix cristallines l'attirent. La jeune femme reste friande de gaieté.

JACQUELINE POTEL. — Puis-je entrer, Madame Le Gardeur ?

CATHERINE DE CORDE. — Certes ! ma bonne Jacqueline.

JACQUELINE POTEL. — Mon mari vient d'être appelé auprès de M. de Montmagny et M. de Saint-Sauveur l'accompagne. Ils apportent un échiquier, ce qui signifie que nous ne les reverrons que tard dans la soirée. Mais j'interromps une intéressante conversation ?

CATHERINE DE CORDE. — Ma petite-fille a toute l'éloquence de la jeunesse en face d'une heureuse rencontre.

MARIE-MADELEINE. — Jacqueline, trois aimables canadiens nous ont parlé cet après-midi. C'était exquis.

CATHERINE DE CORDE, (fronçant les sourcils). — Comment l'on s'est rapprochés ?

LOUISE COUILLARD. — Jean Nicolet était parmi eux, Madame. C'est un ami de mon père. Il me connaît depuis... toujours.

MARIE-MADELEINE. — M. Nicolet nous a regardées fort sévèrement, grand'mère.

(A suivre)

Marie-Claire DAVELUY.



Lorsque j'avais votre âge

(suite)

AU LAC DES BOIS.

Du 11 au 28 juin.

— « Vois, me dit M. Lebrun, de la fenêtre de notre hôtel, le lendemain matin de notre arrivée à Fort-William, vois comme la construc-

tion de nos jeunes villes manque d'esthétique. On bâtit pour répondre à des besoins pressants, pour des fins de commerce ; on songe avant tout à la commodité, sans beaucoup se soucier de l'avenir. Cette ville, qui n'a rien de gracieux, va pourtant devenir une cité de fortune. »

« Cependant, reprit M. Sévérin, il faut reconnaître que le site en est merveilleusement trouvé. J'ai confiance que l'on saura faire quelque chose de bien avec cette baie du Tonnerre, cette embouchure de la rivière Kaministiquia. Et n'oublions pas que ce rudiment de cité va devenir la Venise des grands lacs. »

Tout à côté de Fort-William il y a Port-Arthur. Ces deux cités jumelles, se sont développées rapidement. Finiront-elles par couvrir d'entrepôts, d'ateliers, d'usines et d'habitations les deux milles de longueur qui les séparent encore ? On se demande déjà si l'on ne doit plus les appeler que « Arthur-William ». »

Comme je faisais l'observation que ces vocables de Port-Arthur et de Fort-William n'avaient rien de commode ni d'esthétique, papa fit remarquer que c'étaient là des noms de courtisannerie, ainsi les Anglais en ont déjà tant répandu par tout le monde...

Dans ces jeunes villes, on s'occupe surtout du bois, des mines et du transport des blés de la plaine de l'ouest, là précisément où nous nous dirigeons avec impatience.

Nous partons le même jour. Après avoir admiré le saut que fait la rivière Kaministiquia, tout proche de Fort-William, où il y a déjà d'importantes meuneries, nous nous enfonçons dans l'intérieur du pays. Et quel pays ! L'oeil se lasse à regarder ces prairies tremblantes, ces espaces où le marécage dispute le terrain à la forêt et à de petits rochers pelés, dont la surface est de roche vive, de granit, ce qui fait que rien n'y croît, si ce n'est un peu de la mousse.

Parfois, un chevreuil et, plus rarement, un

original viennent brouter au bord de la voie ferrée, et notre train leur donne involontairement la chasse, jusqu'à ce qu'à un tournant brusque ils prennent la tangente et s'enfoncent dans le bois, d'où ils auraient dû rester pour leur plus grande sécurité.

Au milieu de la nuit, nous descendons à Kenora, et, tout proche de la gare, nous entendons le clapotement des eaux du grand lac des Bois.

Sans prendre de repos supplémentaire, nous commençons un voyage à la mode des premiers blancs qui ont visité ce labyrinthe d'eau, de rochers et de forêts. Deux sauvages de la tribu des Cris, nous feront circuler pendant quatre longues journées sur ce lac que leurs ancêtres appelaient le « Paradis des sauvages », sans doute parce qu'on y trouve plusieurs choses qui leur sont chères : les eaux, où foisonnent l'esturgeon et le poisson blanc ; la « folle-avoine », sorte de riz sauvage ; des miriades d'îles et d'îlots boisés, pareils à des corbeilles de verdure, puis de l'espace.

Je n'oublierai jamais le spectacle dont nous fûmes témoins lorsque le soleil, faisant étinceller le miroir des eaux du lac, nous offrit un parfait mirage. Là bas, à l'horizon, il y avait des îlots en étagère qui flottaient dans le ciel.

Sur la fin du deuxième jour, mon père déploya sur ses genoux une carte ancienne et nous parla de l'île du Massacre. C'était au temps du grand La Verendrye. Le 8 juin 1736, dit-il, un missionnaire jésuite, le R.P. Aulneau, qui avait passé l'hiver précédent au fort Saint-Charles, partit avec Pierre Gaultier Varennes de la Verendrye, fils aîné de l'explorateur, et dix-neuf « voyageurs » venus des bords du Saint-Laurent. L'expédition allait chercher des vivres au détroit de Michilimakinack. Le soir venu, on campa sur une île du lac des Bois, appelée à devenir tristement célèbre.

Les « Sioux des canots », comme on les appelait alors, nourrissaient au cœur une haine implacable contre ces « visages pâles » accompagnés d'un « homme de la prière », dont la présence menaçait de rendre vaine et impuissante la « médecine » des sauvages.

Ils se glissent comme des bêtes fauves jusqu'au campement des Français, ils fondent sur eux et les massacrent jusqu'au dernier. Si l'on en croit la tradition, au moment où le missionnaire fut frappé, un coup de tonnerre épouvan-

table éclata soudain et jeta la terreur dans l'âme des meurtriers.

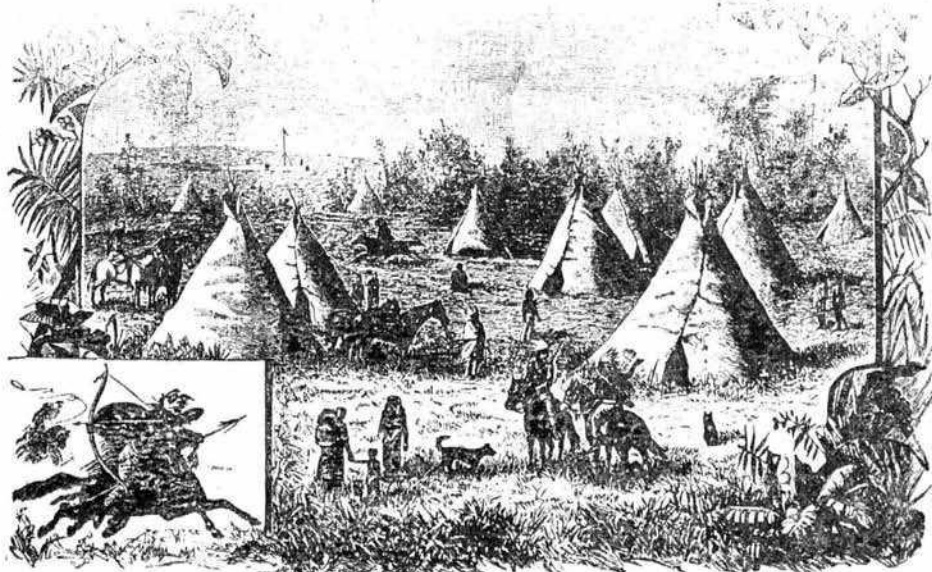
Quelques jours plus tard, cinq voyageurs venus de Montréal, aperçurent sur les rochers nus qui dominent l'île, d'étranges objets. S'étant approchés, ils distinguèrent dix-neuf têtes de Français, placées sur autant de peaux de castor. Seuls, le chef de l'expédition, La Vérendrye, et le P. Aulneau n'avaient pas été décapités. Le missionnaire fut trouvé à genoux, l'une de ses mains s'appuyait à terre; l'autre était ramenée sur la poitrine, qu'une large blessure avait entr'ouverte. Son cœur n'y était plus: les barbares l'avaient arraché pour en faire un horrible festin. Les voyageurs enterrèrent les dix-neuf corps dans une fosse commune, sur laquelle ils font avec des pierres une sorte de tumulus; mais ils emportent avec eux, au fort Saint-Charles, les dépouilles du vénérable missionnaire et de La Vérendrye, ainsi que les têtes de leurs

*Et l'île, rougissante et lasse de sommeil,
Chantait et souriait aux baisers du soleil.*

16 juin. — Je trouve dans mon carnet ces simples notes, qui traduisent mes impressions sur la route parcourue les jours précédents: « Adieu, lac enchanteur, tout peuplé de souvenirs glorieux, où le *Matchi manitou* finira bientôt son règne devant l'héroïsme chrétien. »

Ayant mis pieds à terre à l'endroit nommé Warroad, en territoire américain, notre parti s'est dirigé vers l'ouest. Nous traversons d'abord un pays ressemblant à celui qui nous était devenu familier, en dépit de sa laideur.

A peine sommes-nous rentrés de nouveau en territoire canadien, que la route s'abaisse. Le lac des Bois est à une altitude de 1,057 pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique, et déjà nous roulons sur un niveau moyen de 800 pieds. Le sol est d'argile profonde, riche. La végétation a changé aussi; au lieu de se composer de mous-



Une enceinte de pieux que l'on décorait du nom de « fort ».

compagnons, pour leur donner une sépulture plus honorable, dans une enceinte fortifiée.

Voilà ce qui se passait il y a près de deux siècles, sur le lac des Bois. Depuis lors, les sauvages ont toujours considéré l'île-du-Massacre comme un lieu hanté par le *Matchi manitou*, — le mauvais Génie. Selon eux, elle serait pleine de serpents. Et pourtant, il n'y en a pas dans ce pays. Mais ils restent persuadés que c'est un lieu maudit, où l'on entend des bruits étranges, et ils n'osent jamais y aborder.

Nous avons passé une nuit sur cet îlot sacré. Sa situation parmi des centaines d'autres îlots, qui ferment l'horizon, fait comprendre comment l'expédition de La Vérendrye a pu être poursuivie en secret et traitreusement surprise au milieu de la nuit.

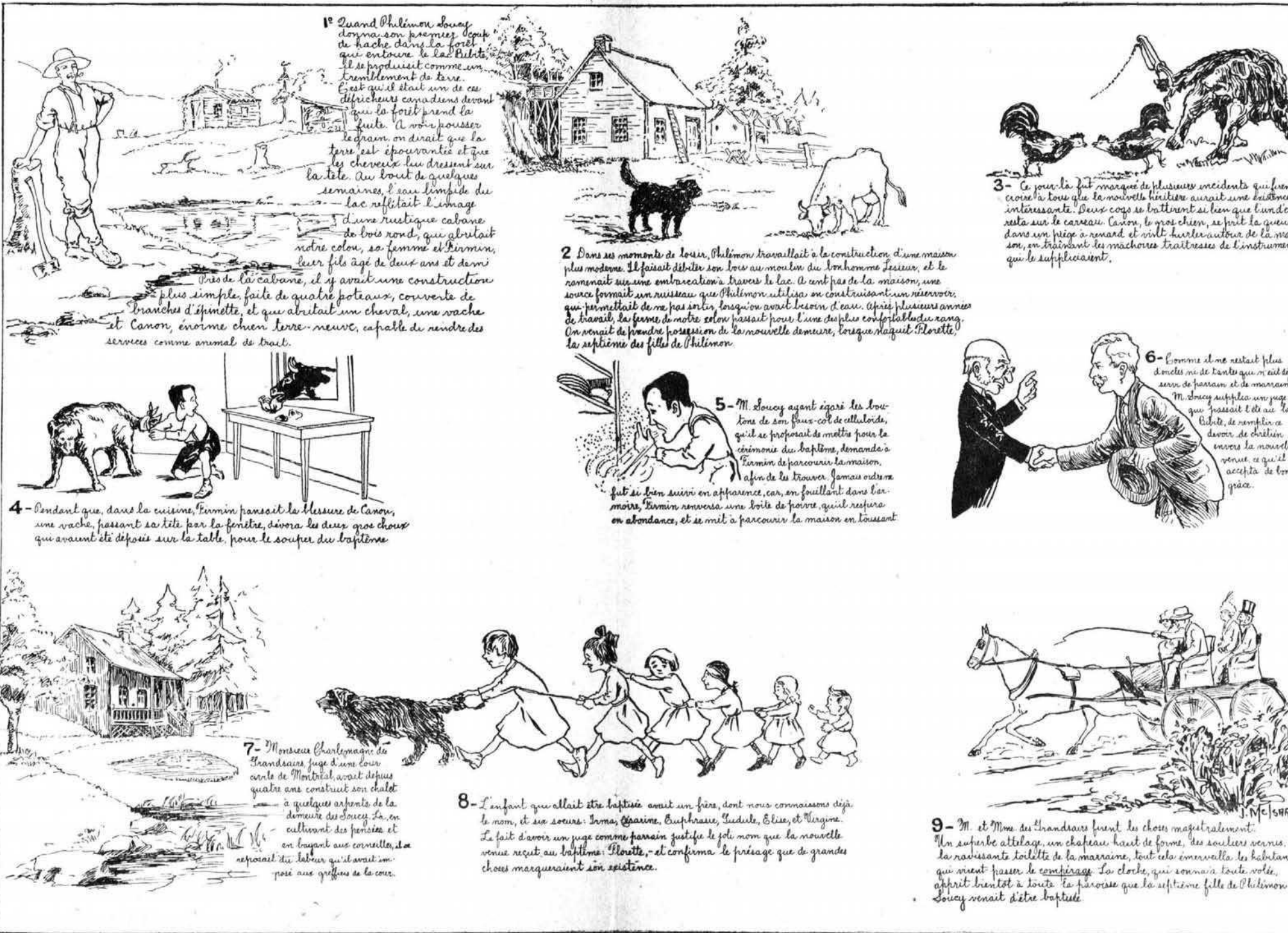
M. Lebrun, qui était debout dès l'aurore, a fait quelques croquis des éblouissants paysages, qui s'offraient à nos regards, récitant des vers de Leconte de Lisle, dont j'ai retenu ceux-ci :

ses et d'arbres toujours verts, comme les sapins, les épinettes, il y a des bosquets de bois francs, des futajés, ainsi que l'on dit en France. Ces petites forêts sont découpées par des espaces découverts, tout pleins de hautes herbes.

Bientôt, me dit mon père, ce sera la prairie parfaite. On commence à cultiver la terre. En effet, je notai qu'il y avait des suites de fermes, le long des cours d'eau. Cette contrée était jadis le théâtre de rivalités guerrières entre les tribus sauvages. Celles qui habitaient les bois jalouaient celles qui avaient la plaine, la prairie pour domaine. Aussi, lorsque les traitants de fourrures voulurent prendre possession de ce pays, durent-ils y construire des établissements de protection. C'étaient des corps de logis, des hangars, entourés d'une enceinte de pieux, que l'on décorait du nom de « forts ».

J'ai conservé un fort joli dessin de ces forts, que M. Lebrun m'a remis, en route pour Pembina. Je l'ai fait graver à l'intention des amis de l'*Oiseau Bleu*. (A suivre)

LES AVENTURES DE FLORETTE 1. Sa naissance



1° Quand Philémon Soucy donna son premier coup de hache dans la forêt qui entoure le lac Bibite, il se produisit comme un tremblement de terre. C'est qu'il était un de ces défricheurs canadiens devant qui la forêt prend la fuite. A voir pousser le grain, on dirait que la terre est épouvantée et que les cheveux lui dressent sur la tête. Au bout de quelques semaines, l'eau limpide du lac reflétait l'image d'une rustique cabane de bois rond, qui abritait notre colon, sa femme et Ermin, leur fils âgé de deux ans et demi.

Près de la cabane, il y avait une construction plus simple, faite de quatre poteaux, couverte de branches d'épinette, et qui abritait un cheval, une vache et Canon, énorme chien terre-neuve, capable de rendre des services comme animal de trait.

2 Dans ses moments de loisir, Philémon travaillait à la construction d'une maison plus moderne. Il faisait débiter son bois au moulin du bon homme Lesieur, et le ramenait sur une embarcation à travers le lac. A l'entour de la maison, une source formait un ruisseau que Philémon utilisa en construisant un réservoir, qui permettait de ne pas sortir, lorsqu'on avait besoin d'eau. Après plusieurs années de travail, la ferme de notre colon passait pour l'une des plus confortables du rang. On venait de prendre possession de la nouvelle demeure, lorsque naquit Florette, la septième des filles de Philémon.

3- Ce jour-là fut marqué de plusieurs incidents qui firent croire à tous que la nouvelle héritière aurait une existence intéressante. Deux coqs se battirent si bien que l'un d'eux resta sur le carreau. Canon, le gros chien, se fit la queue dans un piège à renard et vint à hurler autour de la maison, en traînant les machoires traitresses de l'instrument qui le suppléait.

4- Pendant que, dans la cuisine, Ermin pensait la mesure de Canon, une vache, passant sa tête par la fenêtre, sévora les deux gros choux qui avaient été déposés sur la table, pour le souper du baptême.

5- M. Soucy ayant égaré les boutons de son faux-col de cellulose, qu'il se proposait de mettre pour la cérémonie du baptême, demanda à Ermin de parcourir la maison, afin de les trouver. Jamais ordre ne fut si bien suivi en apparence, car, en fouillant dans les tiroirs, Ermin renversa une boîte de poudre, qu'il respira en abondance, et se mit à parcourir la maison en toussant.

6- Comme il ne restait plus d'écus ni de tantes qui n'eussent servi de parrain et de marraine, M. Soucy supplia un juge, qui passait l'été au lac Bibite, de remplir ce devoir de chrétien envers la nouvelle venue, ce qu'il accepta de bonne grâce.

7- Monsieur Charlemaque de Grandrais, juge à une cour civile de Montréal, avait depuis quatre ans construit son chalet à quelques arpents de la demeure des Soucy. Là, en cultivant des pensées et en buvant aux conseils, il reprochait au laboureur qu'il avait imposé aux griffes de la cour.

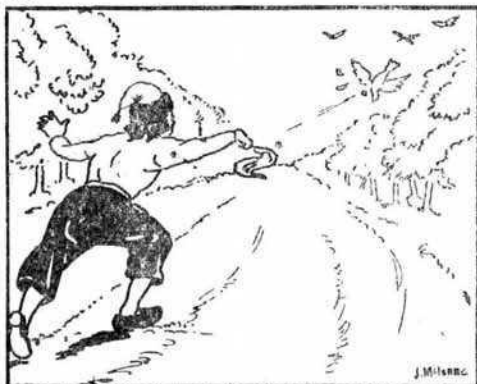
8- L'enfant qui allait être baptisé avait un frère, dont nous connaissons déjà le nom, et six sœurs: Irma, Céline, Euphrasie, Lucile, Elise, et Virginie. Le fait d'avoir un juge comme parrain justifie le joli nom que la nouvelle venue reçut au baptême: Florette, - et confirma le présage que de grandes choses marqueraient son existence.

9- M. et Mme de Grandrais firent les choses magistralement. Un superbe attelage, un chapeau haut de forme, des souliers vernis, la ravissante toilette de la marraine, tout cela émerilla les habitants qui venaient passer le dimanche. La cloche, qui sonnait toute volée, apprit bientôt à toute la paroisse que la septième fille de Philémon Soucy venait d'être baptisée.

LE CONTE MERVEILLEUX

LE BATON ENCHANTE

Il y avait une fois un bûcheron qui vivait dans une pauvre cabane de sapins, à l'orée d'un grand bois. Un jour il dit à sa femme : « Jean ira travailler chez le roi. C'est à son tour de gagner notre vie. Il partira demain. J'en ai assez de m'esquinter du matin au soir pour mes trois fainéants. » Le cœur gros, la mère l'approuva d'un signe de tête, et se mit en frais de faire des galettes pour le voyage de Jean, l'aîné de ses fils.



Le lendemain matin, Jean se leva d'un air bourru, chaussa ses meilleures bottes et partit par le grand chemin. Le long de sa route il s'amusa à mettre des pierres dans son mouchoir, qu'il avait attaché avec une ficelle ; et, s'en servant comme d'une fronde, il prit plaisir à les lancer sur les oiseaux qui gazouillaient dans les arbres.

Il en avait déjà blessé un grand nombre, quand une voix lui dit : « Arrête, méchant gamin ! Tu paieras cher pour avoir ainsi fait mourir les oiseaux de ma forêt. » Jean regarda autour de lui pour savoir qui l'apostrophait ainsi, mais il ne vit personne. Il continua donc son chemin et finit par arriver chez le roi, qui le mit au service des écuries. « Aie bien soin de Pacha, dit-il, en lui montrant son beau coursier, et à la fin de l'année je te récompenserai. »

Bien qu'il eût le cœur dur, Jean était cependant ambitieux et travailleur ; il prit grand soin de Pacha, faisant reluire son poil soyeux et briller son harnachement.

À la fin de l'année, le roi le fit venir et lui remit un mouton blanc. « Pourquoi un mouton ? fit Jean déçu ; il y en a plein le champ, par chez nous ! »

« Celui-là n'est pas comme les autres, fit le roi. Petit mouton ! ajouta-t-il, fais de l'or. » La jolie bête pencha sa tête, bêla, et Jean vit les écus d'or rouler par terre. « Oh ! dit-il joyeux, il est à moi, ce mouton-là ! » Il le prit dans ses bras et partit pour regagner la cabane de ses parents.

Afin de raccourcir son chemin, il pénétra dans la forêt ; mais il ne se doutait pas de sa profondeur, et la nuit le surprit à la moitié du voyage. Il monta dans un arbre, vit au loin bril-

ler une petite lumière à travers les sapins, et s'y rendit, tenant toujours son mouton qui n'essayait pas le moindrement de s'enfuir. Il frappa à la porte, avec le bout de sa botte. Une vieille femme à l'air courroucé — une sorcière — vint lui ouvrir. « Que vous êtes polisson, fit-il, de frapper aussi fort, la nuit, chez l'étranger. » — « Je suis écarté, répondit Jean, sans s'excuser ; je cherche un gîte d'ici au matin. » — Mettez votre mouton près de la cheminée, lui dit alors la vieille, et venez ici. Elle le conduisit au grenier où, fatigué de sa longue marche, il s'endormit bientôt.

La sorcière se dit à elle-même : « C'est le gars qui tuait tous mes oiseaux. Ce mouton-là vient de la bergerie du roi ; pour sûr, il est enchanté, je vais le changer pour un des miens. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le lendemain matin, Jean demanda son mouton, prit celui qu'on lui remettait et, tout joyeux, regagna son chemin.

En arrivant, Jean conseilla à sa mère d'étendre par terre son plus beau tapis, ce qu'elle fit avec empressement. Une fois le tapis étendu, il y mit son mouton et lui dit : « Fais de l'or, mouton ! » Mais le mouton ne bougea pas. « Fais de l'or ! » reprit le garçon, mais inutilement. Alors, fâché, n'y comprenant rien, il accompagna son commandement de coups de pied, et la bête s'enfuit, tandis que la mère de Jean pleurait de chagrin.

« Tu n'es rien qu'un idiot, lui dit son père ; on t'a donné un mouton pour un an de travail, en te faisant accroire qu'il faisait de l'or en bêlant, et tu l'as cru. Je ne sais pas ce qui me retient de te chasser d'ici », ajouta-t-il avec force gestes.

Le lendemain, Antoine, le second fils, prit avec son panier de galettes la route qui mène chez le roi. En chemin, il remplit ses poches de



sable et s'amusa à en jeter aux yeux de tous ceux qu'il rencontrait. « Arrête, mauvais drôle, fit une voix, tu verras ce qu'il en coûte, d'aveugler ainsi les bonnes gens qui vont par le chemin du roi. »

Antoine regarda partout et, ne voyant personne, se remit à marcher vers le château du roi, où il arriva enfin. Celui-ci lui ordonna d'entretenir proprement toutes les allées du parc, en disant : « Si je suis content de toi je te récom-

penserai bien. » Antoine, dont le cœur était dur comme celui de son frère aîné, avait aussi le même souci de bien faire.

Au bout d'un an le roi l'appela et lui dit : « Je veux aujourd'hui te récompenser généreusement ; prends cette serviette à frange rose, elle te portera bonheur. » — « Mais, je n'ai pas besoin de ça, répondit le garçon, maman en a de semblables. »

— « Celle-ci n'est pas comme les autres », répliqua le roi, et il ajouta : « Serviette, petite serviette, fais ton devoir. » Aussitôt, les gâteaux, les rôtis, les fruits vermeils, le vin coloré couvrirent la table, ce qui extasia le jeune homme. Il prit donc la serviette, la mit dans sa poche et se sauva.

Ainsi que Jean avait fait, il crut qu'il arriverait plus vite en passant par la forêt. Mais la nuit le surprit à la moitié du chemin. Il monta dans un arbre et vit au loin briller une petite lumière ; il se rendit à la cabane et frappa : toc, toc, toc. « Qui est là, fit la sorcière ; encore un malvenant, comme l'autre nuit ! » — « Je suis égaré, fit Antoine, j'aimerais bien à passer la nuit sous votre toit. »

Elle le fit entrer et lui dit d'aller se coucher au grenier. Une fois le garçon endormi, elle se dit que c'était le gas qui jetait du sable aux voyageurs du grand chemin et que le roi lui avait donné une serviette. Elle monta doucement au grenier, ouvrit le sac du jeune voyageur, en tira la serviette à frange rose, qu'elle remplaça par une autre semblable, et descendit en riant sous cape.

Le lendemain, Antoine reprit le chemin de la maison. « Vite, petite mère, cria-t-il en entrant ; mettez votre plus belle nappe sur la table. Que vous allez être heureuse ! » Incrédule, elle sortit sa nappe des dimanches, et Antoine après y avoir étendu la serviette, dit : « Serviette, petite serviette, fais ton devoir. » Rien n'apparut. « Serviette, petite serviette, fais ton devoir », supplia le garçon ému à pleurer. Mais rien ne bougea. Alors, le vieux bûcheron, pris d'une colère terrible, leva le bras sur son fils en disant : « Tu es comme ton frère, un propre à rien, un fainéant ; on t'a fait accroire que c'était une serviette merveilleuse, et tu l'as prise, au lieu d'apporter des



écus sonnants. Je ne sais pas ce qui me retient de vous mettre tous deux à la porte. Tu m'entends, femme, ne leur donne pas à souper. Demain, Jacques, partira à son tour, et s'il revient bredouille comme les autres, je ne veux plus les voir dans ma maison. »

Petit Jacques se mit à pleurer ; il était si petit, il sentait bien que son père ne l'aimait pas et qu'il le punirait pour lui et ses frères, s'il n'apportait rien. Jacques prit quand même le grand

chemin du roi, après avoir embrassé sa mère qui l'avait serré sur son cœur en pleurant. La vue des pâquerettes, des boutons d'or et des violettes le tira peu à peu de sa tristesse ; il leur disait tout haut : « Levez la tête, petites fleurs jolies, votre vue me console et me réjouit. » Il continua de marcher en ayant soin de n'en fouler aucune à ses pieds.

— « Sois béni, fit une voix, toi qui épargnes les fleurs de ma forêt ; tu goûteras la joie d'une grande surprise. »



Intrigué, le gamin détourna la tête, mais il ne vit personne. Il continua prestement son chemin et, le cœur rempli d'espoir, il finit par arriver chez le roi.

— « Tu es bien petit, fit celui-ci, mais comme tu n'as pas mauvaise mine, je vais te garder quand même. Tu vas aider à la cuisine, tu laveras la vaisselle. Si tu t'acquittes bien de ta besogne, tu auras ta récompense. »

Jacquot, rempli de courage, aimait l'ordre et la propreté, qualités de sa mère. Il fit briller si bien les cristaux du palais, que le roi ravi, lui dit au bout de l'année. « Petit Jacques, prends ceci, et que le ciel t'aide. » Et il lui remit un simple bâton de bois. « Mais, sire, fit le garçonnet navré, de semblables bâtons, il y en a partout. »

« C'est que celui-ci n'est pas comme les autres, répondit le roi, tu vas voir. » « Tape, petit bâton, tape fort. » Et le bâton se mit à battre Jacquot qui gambadait, sautait et ne parvenait pas à s'en défendre.

Jacquot mit le bâton dans sa chemise et, après avoir remercié le roi, prit à son tour le chemin de la forêt. La nuit approchant, il aperçut au loin une maisonnette, où il alla doucement : toc, toc, toc ! « Qui est là ? » fit la vieille en entr'ouvrant la porte. — « C'est moi, petit Jacques, j'arrive de chez le roi et je voudrais bien coucher ici, si vous êtes assez bonne pour me laisser entrer. » — « Bien sûr, dit-elle ; et que vous a donné le roi ? » — « Vous le verrez demain, fit l'enfant. » Quand elle le vit bien endormi, elle monta au grenier, fouilla dans son panier, mais ne trouva rien. « Il doit avoir quelque chose, pourtant ; demain il me le dira peut-être. »

Le lendemain matin, Jacquot tira de sa chemise le bâton enchanté et, marchant droit sur la sorcière, il lui dit : « Donne-moi la serviette que tu as volée à mon frère. » — « Quelle serviette ? » — « Tu sais ce que je veux dire, fit l'enfant avec autorité. Vite, donne la serviette. » — « Je n'en ai pas », répondit-elle. — « Petit bâton, tape fort ! » Le bâton s'échappa des mains de Jacques

(Suite à la page 15)

LE MOIS DU JEUNE CHRETIEN

La nativité de la sainte Vierge.

Les livres saints gardent un silence profond sur la naissance de Marie. Ce n'est que, dans quelques ouvrages, tels que le faux évangile de saint Jacques, l'épître supposée de saint Evodius, etc., on ne trouve plusieurs détails sur ce point ; mais ce n'est point par des suppositions fabuleuses ou mal fondées que nous pourrions édifier nos lecteurs. Une légende merveilleuse n'est point sans attrait, nous en convenons. La vérité néanmoins est encore plus belle, et quand il s'agit de la mère de Dieu, ce n'est point par une légende plus ou moins ingénieuse que l'on peut parler de sa nativité. Exposons seulement quelques conjectures émises par de graves écrivains.



Baronius, le célèbre annaliste, fait naître Marie à Nazareth, saint Jean Chrysostome place son berceau à Jérusalem. On lui donne pour parents saint Joachim et sainte Anne. Le Martyrologe romain place au 20 mars la fête du premier en ces termes : « Dans la Judée, fête de saint Joachim, père de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu. » Au 26 juillet, le même Martyrologe annonce la festivité de sainte Anne : « Sommeil ou mort de sainte Anne, mère de Marie, laquelle est mère de Dieu. » Les solennités de ces vénérables parents de la sainte Vierge sont assez anciennes dans l'Eglise, et surtout celle de sainte Anne, qui remonte au sixième siècle. Or ceci est une tradition sans contredit fort respectable, puisque l'Eglise l'a consacrée par des fêtes. Au reste, le nom de sainte Anne signifie Grâce, et celui de Joachim est interprété : *Préparation du Seigneur.*

Passons à la fête elle-même de la nativité

de Marie. Selon Gerson, un ermite était depuis longtemps frappé d'une vision qui revenait, chaque année, au 8 septembre. Il entendait un concert admirable qui semblait partir du ciel. Il conjura par une fervente prière le Seigneur de lui faire connaître le motif de cette délicieuse harmonie. Une révélation lui apprit que dans ce jour, tous les ans, les esprits célestes solennisaient le jour natal de la mère de Dieu. L'ermite fit part de sa vision au pape, qui s'empressa d'instituer la fête au 8 septembre. Sans corroborer ni attaquer le récit du pieux Gerson, nous dirons avec Benoit XIV, que la fête de la nativité de Marie était célébrée à Rome, avant le septième siècle. De là elle s'étendit dans les Gaules, et il est certain qu'au neuvième siècle on en faisait la solennité. Puis, au douzième siècle, l'empereur d'Orient, Emmanuel Comnène, ordonna de chômer ce jour comme celui du dimanche, et enfin, depuis ce temps, la nativité de la sainte

Vierge a été placée au rang des fêtes solennelles. Si, de nos jours, l'obligation d'entendre la messe n'est plus imposée aux fidèles, l'Eglise n'en fait pas moins l'office particulier ; elle considère ce jour comme l'avant-coureur du grand mystère de l'incarnation du Verbe éternel. Elle s'écrie avec le poète hymnographe : « O genre humain ! relève ta tête humiliée ; voici que la nuit horrible du péché n'est plus ; une brillante auréole, qui pare l'Orient, nous annonce que le soleil va se lever. Le ciel épanche sur la terre une douce rosée ; la tige de Jessé se développe et va produire une charmante fleur. O pieuse Vierge ! faites mûrir ce fruit sauveur que Dieu dans sa miséricorde promet autrefois au monde déchu. Telle qu'une rose, cette Vierge est enclose d'épines dont elle é mousses les piquants aiguillons : la grâce qui accompagne sa naissance adoucit l'amertume du rameau qui l'a produit. »

VIVE LABEUR

Sac pour fillettes, orné de broderies.

Comme matériaux à employer, vous avez le cuir, la soie, l'agrafe ou fermoir, le drap et le velours.

Il faut deux patrons : celui du fond et celui du devant. Donnez au dessin les dimensions de 4 x 5½ pouces ; puis calquez seulement la partie rabattue et posez ces deux calques à côté l'un de l'autre, comme serait le sac ouvert. Taillez, vous avez le fond. Le devant se taillera sur le calque représentant la partie non rabattue.

Avant de réunir le fond au devant, appliquez, à l'envers de celui-ci, une pochette plate avec rabat pour y mettre le petit porte-monnaie.

C'est maintenant le tour de la broderie, que vous exécuterez au point lancé de biais, soit avec du fil d'or, soit avec du fil argenté ou avec de la soie ou, enfin, en mélangeant harmonieusement or et soie ou argent et soie. Le dessin est simple et son exécution facile. Cette broderie ne demande pas de bourrage.

La broderie terminée, vous formerez le sac en mettant le devant sur le fond, rentrant bord à bord, et en maintenant le tout par une piqure. Le bord libre de la partie qui rabat sera replié et piqué.

Une anse de ruban, piquée en arrière du sac, terminera ce joli objet.

TANTE ROSINE.

GRAPHOLOGIE

PRINCESSE D'IRLANDE — Personne aimant le plaisir, le paix, le repos, elle est indolente, elle manque de soin. Caractère changeant. Franche, optimiste, orgueilleuse.

CANADIENNE — Franche, sensible, peu crédule, elle manque d'assurance et d'activité. Aime le plaisir. Optimiste aux principes solides.

FLEUR DE MAI — Beaucoup d'imagination, romanesque, manque un peu de méthode. Grand orgueil, grande sensibilité. Économe, franche.

PIERRETTE — Active, vive, énergique, optimiste, esprit assez cultivé. Personne sympathique, bonne, généreuse, intelligente, franche, sensible, inconstante. Bon raisonnement.

AIMEE DE C. — Manque d'énergie, aime ses aises. A de la méthode. Elle est soigneuse, économe, optimiste, franche, sympathique et généreuse. Originalité et excentricité.

CARRE D'OEUILLERS — Active, aime les plaisirs, se laisse gouverner par ses émotions et ses sentiments. Goûts modestes, pratique, prudente, franche, principes solides.

FLEURETTE DE PLESSISVILLE — (Ecriture d'homme). Personne qui aime le plaisir, la vie facile et qui est portée à se laisser conduire par les émotions, les sentiments. Généreuse, économe ou dépensier selon les circonstances ; il n'a pas beaucoup de méthode. Caractère changeant, homme modeste, original, aimant les nouveautés. Ami de la musique, de la poésie, il a des idées originales, peu communes. Les exercices physiques l'attirent beaucoup.

OISELET BLEU — Active, pessimiste, franche, économe, soupçonneuse, inconstante, manque de fermeté de caractère. Entêtée ; a sa manière de voir les choses et ne tolère pas qu'on se mêle de ses affaires. Intelligente.

REVEUSE — Aime à vivre le plus facilement possible. Goûts tranquilles. Personne prudente, soigneuse et de méthode, a une tendance au découragement. Ambitieux pour le succès des autres. Discrète, généreuse. Volonté forte.

N.B.—On est prié de noter que le service graphologique de *l'Oiseau Bleu* est supprimé. Notre prochain numéro contiendra les dernières analyses de *Grande Soeur*.

LA DIRECTION.

Travillons

Mes enfants, il faut qu'on travaille ;
Il faut tous, dans le droit chemin,
Faire un métier, vaille que vaille,
Ou de l'esprit ou de la main.

La fleur travaille sur la branche ;
Le lys, dans toute sa splendeur,
Travaille à sa tunique blanche,
L'oranger à sa douce odeur.

Vous ce oiseau qui voltige
Vers ces brebis, sur ces buissons,
N'a-t-il rien qu'un joyeux vertige ?
Ne songe-t-il qu'à ses chansons ?

Il songe aux petits qui vont naître
Et leur prépare un nid bien doux !
Il travaille, il souffre peut-être,
Comme un père l'a fait pour vous.

Ce bon cheval qui vous ramène
Sur les sentiers grimpants des bois,
Croyez-vous qu'il n'ait point de peine
A vous porter quatre à la fois ?

Et pourtant c'est comme une fête
Lorsqu'il vous sent tous sur son dos ;
Les autres jours, la pauvre bête
Traîne de bien plus lourds fardeaux.

Entendez crier la charrue
Tout près de vous, là dans ce champ ;
Voici l'attelage qui sue
Et qui fume au soleil couchant.

Ils y vont de toutes leurs forces,
Et de la tête et du poitrail,
Ces deux grands boeufs aux jambes torses...
Certes, c'est là du bon travail !

Là-bas, le chien court, saute, aboie,
Et poursuit brebis et béliers...
Croyez-vous que c'est de la joie,
Qu'il folâtre sous les halliers ?

Mais qui bourdonne à mes oreilles ?
Regardez bien : vous pourriez voir
Nos chères petites abeilles
Qui butinent dans le blé noir.

C'est pour vous que ces ouvrières
Travaillent de tous les côtés ;
Sur les jasmains, sur les bruyères,
Elles vont cueillir vos goûters.

Il n'est point de peine perdue
Et point d'inutile devoir ;
La récompense nous est due,
Si nous savons bien le vouloir.

Le moindre effort l'accroît sans cesse,
Surtout s'il a fallu souffrir.
Travaillez donc, et sans faiblesse :
Ne plus travailler, c'est mourir.

V. DE LAPRADE.

BOUTON-D'OR OU RENONCULE ACRE

*Famille des renonculacées. — Renoncule acre. —
Près, champs, bords des chemins. —
Mai — Octobre.*

Le joli bouton-d'or, qui fleurit tout l'été, fait le désespoir du cultivateur et la joie de l'artiste. Du mois de mai au mois d'octobre, il élève fièrement sa corolle dorée et vernissée dans les champs ou le long des routes. Aucun endroit ne lui fait peur et il n'a guère presque la froidure. Provancher, notre illustre botaniste, nous assure que cette renoncule est d'une telle rusticité qu'il l'a vue épanouir ses fleurs après des froids de 6 et 7 degrés, en automne.



C'est à tort que nos paysans le nomment marguerite-journe, car il y a une grande différence entre la marguerite, qui

appartient à la famille des composées, et le bouton-d'or, qui fait partie de la famille des renonculacées. Les Anglais l'appellent *butter cup* ou *yellow weed*, et les Français *bouton-d'or*, *patte-de-loup*, *renoncule des prés*, et d'autres noms moins doux.

C'est ce qui faisait dire à ce bon Fulbert Dumonteil : « Le rustique bouton-d'or, qu'on a flétri de sobriquets injurieux, est tout bonnement un petit cousin de la poétique anémone, de la blonde clématite et de l'éblouissante pivoine. »

Cette plante a été introduite en Amérique, mais elle s'est multipliée avec une telle rapidité, qu'elle est devenue extrêmement nuisible à l'agriculture. La renoncule acre habite aujourd'hui l'Europe, le nord de l'Asie et de l'Amérique, et croît même sur les hautes montagnes. Cultivée dans les jardins, elle produit le bouton-d'or à fleurs doubles.

On l'emploie en médecine pour son « action rubéfiante, vésicante et même caustique. » En général, toute renoncule renferme un principe vénéneux et est dangereuse tant pour les hommes que pour les animaux. C'est à cela que Constant Dubos faisait allusion en lui consacrant cette strophe :

Vois, mon fils, ce bouton charmant
Que Zéphir berce de son aile ;
Comme il étale en s'inclinant
L'or que sa corolle révèle...
Ce joli bouton satiné,
Qui sourit comme l'innocence,
Recèle un suc empoisonné.
Et souvent blesse l'imprudence.

Dans le langage des fleurs la renoncule signifie : danger des richesses.

E.-Z. MASSICOTTE.

INSTRUISONS-NOUS

HISTOIRE DU CANADA

Classe enfantine

Qui fut le premier gouverneur de la Nouvelle-France ?

Cours élémentaire

Comment les indigènes du Canada traduisaient-ils le nom de Montmagny, le successeur de Champlain ?

Cours moyen

Résumez la vie de Charles Lemoyne ; celle de Marguerite Bourgeoys.

* * *

LANGUE FRANÇAISE

Donner un synonyme aux noms suivants :
Dieu, drapeau, cime, orage, dispute, bataille, joie, insulte, visage, carnage, chagrin, pauvreté, vitesse, tombe, défaut.

* * *

ARITHMÉTIQUE

Classe enfantine

1. Montréal a été fondée en 1642. Depuis combien d'années existe-t-elle ?

2. J'ai deux sous, maman m'en donne sept et j'en dépense quatre. Combien m'en reste-t-il ?

3. Papa partage cinquante sous également entre Jeanne, Paul, Maurice, Léon et moi. Combien chacun de nous va-t-il recevoir ?

Cours élémentaire

1. Un domestique gagne \$900. par an et dépense \$8.50 par semaine, pour son entretien. Que lui reste-t-il à la fin de l'année ?

2. Un navire franchit 18 milles en une heure ; quelle distance peut-il parcourir en 9 heures et demie ?

Cours moyen

Lorsqu'une verge de serge coûte \$3.50 et qu'elle est revendue de manière à rapporter 25% de bénéfices, quel en a été le prix de vente ?

La distance qui sépare Montréal de Québec est de 180 milles. Combien faut-il de rails de 50 pieds de long pour établir une double voie de chemin de fer entre ces deux villes, attendu qu'un mille compte 5,280 pieds ?

LE PETIT ECOLIER

(Récitation—classe enfantine)

L'an passé, cela va sans dire,
J'étais petit ; mais à présent
Que je sais compter, lire, écrire,
C'est bien certain que je suis grand.

Quand sur les genoux de ma mère
On me voyait souvent assis,
J'étais petit, la chose est claire :
J'avais cinq ans, et j'en ai six !

Maintenant je vais à l'école ;
J'apprends chaque jour ma leçon ;
Le sac qui pend à mon épaule
Dit que je suis un grand garçon.

Quand le maître parle, j'écoute,
Et je retiens ce qu'il me dit ;
Il est content de moi, sans doute,
Car je vois bien qu'il me sourit.

F. CAUMONT.

La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada



Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(3 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Sur le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES
Librairie, Papeterie, Imprimerie
49 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Le bâton enchanté

(Suite)

et se mit à battre si bien que la sorcière s'empressa de dire qu'elle allait lui remettre la serviette. Immédiatement, le bâton revint se poser dans la main de Jacques. Quand il eut la serviette à frange rose il ajouta : « Donne-moi tout de suite le mouton que fait de l'or en bêlant ». — « Je n'en ai pas, certain, certain, fit la vieille alarmée. » — « Petit bâton, fais ton devoir », reprit l'enfant, et le brave bâton battit si fort que la sorcière alla quérir le mouton, qu'elle remit à Jacques.

Il partit alors tout joyeux, vers la maison paternelle. A sa vue, le père s'écria : « Allons voir, si tu es plus fin que les autres. » La mère embrassa son petit et se hâta de faire ce que l'enfant lui demanda. « Mettez le beau tapis et la belle nappe sur votre table. » Les deux frères levèrent la tête, tout surpris. « Ça commence bien, fit le vieux, il veut imiter les autres... » Agacé, Jacquot, s'adressant à son bâton, dit : « Petit bâton, fais ton devoir ». Et pendant que le bâton voltigeait au-dessus de la tête du bûcheron hargneux, le mouton faisait son tas d'or et la serviette dressait la table en la couvrant des mets les plus délicieux. La maman se mit à pleurer de joie, tandis que le père, tout penaud, mais ravi, dut avouer que Jacques, avec son bon cœur, valait mieux que ses frères durs et malfaisants.

Mme C. BASTIEN.

Les Contes Historiques

Combien de sentiments de fierté, de générosité et d'admiration vont surgir dans l'esprit des petits Canadiens-français qui auront appris à connaître les grandes figures, les gestes fiers, les œuvres désintéressées, les drames émouvants de notre histoire, en même temps qu'ils liront ces naïfs et pittoresques récits ! Amour de la patrie, gratitude envers les héros, exaltation de la fierté nationale, tout ce qui contribue à faire l'éducation d'un patriotisme éclairé, telle est la riche trame de ces attrayantes images qui entrent dans l'âme de l'enfant, pour y laisser une empreinte aussi saine que ineffaçable.

Les jeunes lecteurs de *L'Oiseau Bleu* peuvent maintenant se procurer tous ces contes brillamment coloriés, en un album superbe mesurant 10½ pouces par 14, avec dessins en couleurs sur la couverture. *L'Album de contes historiques* est un cadeau que la jeunesse apprécie de préférence à tout autre. Non seulement il sort de la banalité courante des cadeaux, mais il grandit l'enfant à ses propres yeux, puisqu'il lui raconte l'histoire épique de celles et de ceux qui ont donné le meilleur de leur âme pour l'édification de la patrie canadienne. De partout on fait venir ce ravissant album, chacun veut l'offrir à son fils, à sa fille, à son neveu, à sa nièce, à son filleul, à sa filleule. Cet album contient :

Jacques Cartier, raconté par Fr. Methodius, des E. C., illustré par Nap. Savard ;

Samuel de Champlain, raconté par R. P. Alexandre Dugré, s.j., illustré par J. McIsaac ;

Etienne Brûlé, raconté par Jules Tremblay, illustré par Georges Latour ;

Robert Griffard, raconté par Ivanhoë Caron, illustré par A.-S. Brodeur.

Mère de l'Incarnation, raconté par Laure Conan, illustré par O.-A. Léger ;

Jean de Saint-Père, raconté par E.-Z. Massicotte, illustré par Nap. Savard ;

Marguerite Bourgeoys, raconté par Yvonne Charrette, illustré par Claire Fauteux ;

Lambert Closse, raconté par E.-Z. Massicotte, illustré par O.-A. Léger ;

Dollard des Ormeaux, raconté par E.-Z. Massicotte, illustré par O.-A. Léger.

Le comte de Frontenac, raconté par F. Martinus, des E. C., illustré par J.-B. Lagacé ;

Le siège de Québec par Phipps, raconté par l'abbé A. Couillard-Després, illustré par Bruno Bertrand ;

Charles Le Moyne et ses fils, raconté par Victor Morin, illustré par J. McIsaac ;

Pierre Le Moyne d'Iberville, raconté par Fr. Elie, des E. C., illustré par J. McIsaac ;

La lutte suprême, raconté par Fr. Elie, des E. C., illustré par J. McIsaac ;

Charles-Michel de Salaberry, raconté par Fr. Elie, des E. C., illustré par J. McIsaac ;

Monseigneur Langevin, raconté par R. P. Rod. Villeneuve, O.M.I., illustré par J. McIsaac.

L'Album illustré

— DES —

"Contes Historiques" Canadiens

NOTRE HISTOIRE EN IMAGES. — OEUVRE DE NOS ECRIVAINS ET DE NOS ILLUSTRATEURS les PLUS POPULAIRES ET LES PLUS ESTIMES. —

Chaque conte, grand format, est imprimé en 8 couleurs et contient 12 gravures avec texte.

Les **CONTES HISTORIQUES** forment un joli cadeau. Ils instruisent l'enfant tout en l'amusant.

16 contes réunis en un album, avec couverture artistique : franco, **55 sous.**

En vente aux bureaux de



L'OISEAU BLEU

**296, Saint-Laurent,
MONTREAL.**